

## **MONDES VISUELS**

<http://visualworlds.net>

*Durant quatre années (2019-2023) s'est tenu à l'Ecole Média/Art de Chalon-sur Saône le programme de recherche « Mondes Visuels ». Celui-ci a vu se succéder les interventions d'une quarantaine d'invité-es provenant d'une variété de champs de la connaissance et de la création. Les contributions de ce livre sont issues des interventions ayant eu lieu au cours du programme. Les contributions sont diverses, à la fois dans leur nature (texte théorique ou historique, documentation d'une sélection d'œuvres issues d'un portfolio, compte-rendu d'atelier, création ad hoc) et dans leur forme (article universitaire ou écrit plus personnel, images légendées, collage visuel et/ou textuel, interview). Notre souhait, en les réunissant ici, est que leur mise en proximité au sein d'un même ouvrage contribue à tisser un entrelacs de significations insoupçonnées, ce que leur succession dans le temps lorsque les interventions ont eu lieu permettait moins facilement de réaliser. Il convient de préciser que si cette publication constitue une trace du programme, celle-ci reste partielle (en particulier : ce projet d'édition ayant été initié avant la fin de celui-ci, elle ne comporte à l'évidence aucune des interventions ayant eu lieu par la suite).*

*Partant du constat que les pratiques visuelles, ainsi que leur étude, se concentrent traditionnellement sur la notion d'image, c'est à dire sur une manifestation, réelle ou virtuelle, qu'on semble pouvoir tenir à distance, le parti-pris méthodologique de « Mondes Visuels » a été celui du primat de la perception sur l'image. Adoptant une approche écologique de la perception, où toute une diversité de régimes de vision, sans nécessaire commune mesure (de temps, d'échelle, d'espace, de spectre, ...) peuvent se rencontrer et cohabiter, et où l'humain n'est plus toujours l'étalon premier auquel se rapportent ces expériences de vision, le programme s'est donné pour objectif d'explorer les expériences sensorielles que provoque la vision ainsi que les récits que suscitent ces expériences ou qui les accompagnent, les mondes qu'elles créent, autant chez les vivants qu'au sein des systèmes de vision artificielle ou dans l'interaction entre les uns et les autres.*

# What is it like to see ?

préface

**Olivier Perriquet**

Ce matin, en m'asseyant à la table d'un café, au lieu de me concentrer sur ma lecture, je me suis adonné à l'observation des regards des personnes qui m'entouraient. J'ai imaginé des rayons émanant des yeux, qui en matérialiseraient la direction et l'intensité. Très fréquemment, les personnes se croisent du regard et les rayons s'alignent pour fusionner un bref instant, comme si les yeux, par cette ligne imaginaire se touchaient à distance – *'eye contact'* disent les anglais. Dans mon imagination se créait alors une étrange géométrie, qui se reconfigurait en permanence de façon extrêmement rapide, où tous ces regards semblaient presque avoir un impact dans l'espace physique, comme s'ils contraignaient les mouvements des corps tout en les dirigeant. Des recherches scientifiques tendent d'ailleurs à montrer que ce sentiment n'est pas infondé et que nous accordons en effet au regard des autres une influence dans le monde physique. Or cette « géométrie des regards » a peu à voir avec une abstraction mathématique, elle est au contraire animée par des variations subtiles d'intensité, chargée d'intentionnalité, de désirs, de prédation, de fuites, de tentatives d'emprise et de consentement ou d'évitement, d'émotions et de trouble parfois. Le philosophe Jacques Derrida exprimait sa surprise quant à sa propre pudeur lorsqu'il se retrouvait « à poil » devant son chat. Quelle expérience troublante en effet que de se sentir observé par un animal, qu'il soit de (bonne) compagnie ou non... « *Essayez de regarder un crocodile dans les yeux, juste au-dessus de la ligne de flottaison du marais. Y reconnaissez-vous votre humanité ? Lorsqu'il est rassasié vous lui êtes insignifiant, lorsqu'il est affamé vous êtes une proie à dévorer.* » C'est par cette citation de Connolly que débute *The Eye of the Crocodile*, livre publié à titre posthume, dans lequel la philosophe australienne Val Plumwood relate comment elle a survécu à l'attaque d'un crocodile. L'œil du crocodile, témoin d'une altérité radicale, reflète l'endroit où vous vous situez pour lui dans son environnement, ainsi qu'il le perçoit. Pour la militante écoféministe, c'est aussi l'œil du trickster, indifférent à toute notion morale, qui n'a que faire de la place que vous vous octroyez dans le monde. Il a faim, il vous dévore. C'est ainsi que vous apparaissez dans son *Umwelt*, tant pis si vous aviez d'autres aspirations. Tant pis si, humain que vous êtes, vous aviez pour projet inconscient de vous sentir extérieur à la nature et de l'assujettir. Le vivant foisonne d'une extraordinaire profusion de manières de sentir le monde, une diversité que l'exploitation de la nature par l'humain s'évertue à faire disparaître au profit d'une idéologie hégémonique et égoïste en grande partie fondée sur le capitalisme, alors que nous ne faisons sans doute que découvrir l'incroyable générosité des formes. Dans *Invertebrate visions*, Karen Barad citait ainsi la découverte, publiée dans la revue *Nature* dans les années 2000, de la singularité du système visuel d'une espèce d'ophiure : dépourvue d'yeux, celle-ci perçoit les phénomènes lumineux à travers son corps tout entier muni de matrices de cristaux lenticulaires qui l'apparentent à un œil informe. Les fonds marins sont d'ailleurs déjà la prochaine *'last frontier'* ciblée par les lobbies extractivistes, bien que nos connaissances sur leur biodiversité n'en soient qu'à leurs balbutiements. Dans un article célèbre paru en 1974, intitulé *What is it like to be a bat?*, le philosophe américain Thomas Nagel prenait la chauve-souris, seul mammifère à pouvoir voler, comme alter ego afin d'examiner les difficultés posées par l'impossible accès à l'expérience de l'autre, particulièrement lorsque celle-ci est hors de portée des conceptions humaines. Il y dénonçait au passage les limites de l'objectivité et du réductionnisme, insistant sur les caractéristiques phénoménologiques de l'expérience subjective. Il n'est pas anodin que la chauve-souris, animal choisi par Nagel pour développer son argument, se dirige par écholocalisation en émettant des ultrasons dont elle capte l'écho, ce qui lui permet d'évaluer très

précisément les distances. Cette faculté, qui a inspiré la conception de dispositifs techniques tels que le sonar et le lidar, s'apparente fonctionnellement à la vision bien qu'elle exploite des phénomènes sonores. Elle permet à l'animal, serait-on tenté d'imaginer, de se former à distance une carte très précise, en trois dimensions, du monde qui l'entoure (au demeurant, la vision humaine telle qu'elle était conçue dans l'antiquité reposait sur un principe similaire : les yeux, pensait-on, émettaient des rayons qui allaient toucher les objets). Pourtant, tout cela est hypothétique : nous ne saurons jamais ce que *cela fait* d'être une chauve-souris, nous dit Nagel. L'écrivain sud-africain John Maxwell Coetzee n'est pas de cet avis. Par la voix d'Elizabeth Costello, personnage fictif d'un de ses romans, il oppose à Nagel l'idée qu'*imaginer*, c'est aussi *connaître*. Que voit la chauve-souris ? Que voient le chat, l'ophiure, le crocodile ? Et si nous nous demandions tout simplement *What is it like to see?* – *Qu'est-ce que cela fait de voir ?* ou, plus littéralement, *Quelle expérience se rapproche le plus de celle de voir (et me permettrait de saisir ce qu'est « voir ») ?* ou tout simplement : *Qu'est-ce que voir ?* Interrogeons-nous en imaginant être entièrement démunies de cette faculté. Rêvons avec Stan Brakhage d'un œil « *qui ne soit plus soumis aux lois artificielles de la perspective, un œil dépourvu des préjugés de la logique compositionnelle, un œil qui ne réponde pas au nom de chaque chose et qui doive connaître chaque objet rencontré dans la vie par une aventure perceptive* ». Nous pourrions commencer par le faire disparaître, en suivant l'invitation d'Astrida Neimanis à « devenir un corps d'eau » : supposons que notre organe visuel se soit métamorphosé au point de perdre sa densité pour se dissoudre dans l'eau, d'abord une bulle d'air n'existant un moment qu'en creux, comme les corps de Pompéi lors de leur découverte, perdant bientôt jusqu'à ses contours pour devenir eau avec l'eau et s'y dissoudre. Nous pourrions ensuite nous figurer être une plante, un oursin, un caillou, une créature extra-terrestre dépourvue de tout organe qui s'apparenterait à celui de la vision, et tenter de nous imaginer par quelle aventure sensible nous nous engagerions dans le monde, si ce n'est comme sujet, au moins comme un être doté d'une intériorité et mû par des inclinations qui lui sont propres. *What is it like to see?* Une fois énoncée une telle interrogation, surgissent spontanément une multitude de questions corollaires. Par exemple : Qui voit ? Qui voit quoi ? Dans quel contexte, à quelle intensité, avec quelle fréquence ? De façon intentionnelle ? Avec quelle intention ? Avec quel organe, quel appareillage, quel algorithme ? Sous quels rapports ? Avec quelle certitude ? Comment (et pourquoi) être vu ou ne pas l'être ? Par quels phénomènes optiques, lumineux, colorés, se manifeste l'expérience de voir ? Comment ces phénomènes sont-ils produits et perçus par le vivant, par la matière inerte, par nos artefacts technologiques ? Quels liens la perception visuelle entretient-elle avec d'autres modalités de perception, en particulier l'audition et le toucher ? Si l'expérience qui consiste à s'aveugler temporairement est de nature à révéler toute l'intensité du hors-champ de la vision, que nous révèle au contraire une incursion à l'extérieur du spectre étroit des fréquences électromagnétiques accessibles à un œil humain ? Quels récits suscitent la variété de nos expériences visuelles et quels en sont les mythes fondateurs, les champs métaphoriques ? En quoi les emprunts aux sciences naturelles (la biologie, la géologie, la cosmologie, par exemple) autant qu'aux sciences humaines enrichissent notre compréhension de cette expérience de voir, qui semble nous être si familière ? « *Voir*, écrit Merleau-Ponty, *c'est avoir à distance* » : quel effet sur nos corps procure cette saisie lorsqu'elle s'exerce en un lieu inaccessible par les autres sens ? Comment se libérer du rapport classique d'un sujet (qui observe) à un objet (observé-e) ? « *Voir* » peut-il être lui-même mis à distance et acquérir un certain degré d'autonomie ? N'est-ce pas en quelque sorte ce que permet *une image* ? Comment les médias et technologies optiques ont-ils développé et organisé nos rapports à la vision ? Dans quelle mesure notre œil est-il conditionné à percevoir et donc naturellement enclin à *prévoir* ? Quels désirs, quelles perversions parfois, sous-tendent notre propension à regarder ou à scruter ? Comment ces tropismes sont-ils exploités par la société capitaliste et patriarcale et par quelles stratégies est-il possible de déjouer ce qui est instauré à une échelle systémique ? S'il est aujourd'hui un lieu commun d'affirmer que nous percevons le monde au travers des catégories opérées par la langue, ce sont pourtant en premier lieu nos sens et nos corps qui organisent nos perceptions. C'est ce à quoi nous appelle la lecture de la nouvelle *The Persistence of Vision*, dans laquelle John Varley imagine une communauté vivant à l'écart dans

le désert américain, dont les adultes sont né-es sourds et aveugles à la suite d'une épidémie. Découvrant par hasard l'existence de cette enclave, le narrateur se familiarise peu à peu avec le « langage » qu'ont conçu ses habitant-es pour faire face à leur infirmité. Principalement basés sur le toucher, les modes de communication qu'a développé cette communauté lui paraissent de prime abord curieux, ne correspondant aucunement à la façon dont il organise son propre rapport à la réalité. Dans un monde qu'on perçoit par le toucher, les organes de contact que sont la peau mais également les organes génitaux (faire l'amour est pour eux une forme de communication) sont utilisés d'une manière déroutante pour une personne dotée de la vue, une idée qu'explore également Octavia Butler dans la *Xenogenesis Trilogy* où les Oankali communiquent par leurs tentacules. De fait, il existe une réciprocité immédiate dans le toucher là où la vue découple ces deux composantes (on peut regarder sans être vu-e et réciproquement). Lorsqu'une faute est commise par un individu et sanctionnée par la communauté, celle-ci s'administre la pénalité à elle-même, dans son ensemble, comme si tous les corps ne formaient qu'une seule entité globale, non individuée, conception fort troublante pour un-e voyant-e. Au contraire du toucher, la vision catégorise différemment la réalité : elle la découpe, elle fait naître des points de vue (dans la géométrie que dessine ces points de vue, Derrida situait l'expérience de l'altérité au centre de ce jeu spéculaire). La nouvelle de Varley a inspiré à Donna Haraway la notion de « connaissances situées », laquelle engage une déconstruction de l'idéal d'objectivité fantasmé par une science viriliste, qui prend la forme d'un regard dominateur, passif, décorporé, émanant de nulle part. Au lieu de dénigrer la vision, comme on pourrait s'y attendre, Haraway lui accorde un crédit métaphorique, mais insiste sur sa nature active et encorporée. Alors que la *vision* est toujours une question du *pouvoir* de voir, et de la violence implicite de nos pratiques de visualisation, la *focalisation* à l'œuvre dans les savoirs situés est au contraire une question de *vulnérabilité*, et d'acceptation de l'incomplétude inhérente à toute perception / conception. Le caractère situé de toute connaissance implique qu'aucune ne peut prétendre à un point de vue total ou absolu. Le corollaire à cette épistémologie du positionnement est une nécessaire mobilité, qui fluidifie les catégories trop rigides de sujet (connaissant, regardant) et d'objet (manipulé, observé). Voir est une pratique dynamique et active. « *L'œil occidental a toujours été fondamentalement un œil baladeur, une lentille mobile* », écrit-elle, « *les "yeux" que rendent accessibles les sciences technologiques modernes ruinent toute idée d'une vision passive ; ces prothèses nous montrent que tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes de perception actifs, intégrés dans des traductions et des manières particulières de voir, c'est-à-dire, des manières de vivre.* » Vivre, communiquer, et aimer, pourrait-on dire alors, c'est accepter d'avoir tort, de réviser en permanence son savoir, de commettre des erreurs. C'est se montrer vulnérable, et en cela faire preuve d'une intelligence plus proche de la *mētis* grecque, que de celle idéalisée par les tests de Quotient Intellectuel et qui préside à la conception habituelle qu'on se forme du terme « intelligence », en particulier lorsqu'on lui colle l'adjectif « artificielle ». Vivre, créer et philosopher (avec un « p » minuscule), ce n'est pas produire des catégories ou des objets, mais ce serait plutôt balayer chaque jour devant la porte de sa maison, faire le ménage quotidien de ce que nous avons appris et créé et préparer ainsi tout son être à accueillir ce qui surviendra le lendemain. De ce travail reproductif naît, du fait de sa récurrence, une *forme* qui nous habite et nous transforme en permanence, une forme qui *persiste*, sans qu'il soit possible de la stabiliser définitivement. Peut-être est-ce cela exister. Cet ouvrage est la collection d'un ensemble de propositions situées. Chacune exprime, souvent de manière très personnelle et singulière, ce que peut être l'expérience de voir, et elle le fait en adoptant implicitement un *point de vue*. Ce recueil, dont la diversité des contributions peut faire écho à la pluralité des expériences de la vie, dessine aussi une forme, et s'il est vraisemblable que celle-ci se maintienne durant le temps où l'on s'y plonge, souhaitons qu'elle persiste également au-delà et qu'elle nous transforme.

## BIBLIOGRAPHIE

- Barad, Karen. (2014). "Invertebrate Visions: Diffractions of the Brittlestar." In "The Multispecies Salon," Eben Kirksey (ed.), Duke University Press.
- Brakhage, Stan. (1992). "Metaphors on Vision." Anthology Film Archives.
- Butler, Octavia. (2000). "Xenogenesis Trilogy" (Also known as "Lilith's Brood"). Grand Central Publishing.
- Coetzee, John Maxwell. (2003). "The Lives of Animals." Princeton University Press.
- Connolly, William E. (1993). "Voices from the Whirlwind." In Jane Bennett and William Chaloupka (eds.), "In the Nature of Things." Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Derrida, Jacques. (2002). "A poil devant un chat." Dans Marie-Louise Mallet (dir.), "L'animal autobiographique. Autour de Jacques Derrida," Galilée, p. 253-261.
- Graziano, Michael S. A., et al. (2019). "Implicit Model of Other People's Visual Attention as an Invisible, Force-Carrying Beam Projecting from the Eyes." *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 115(51), 116(1):328-333.
- Haraway, Donna. (2004). "Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective." Dans "The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies," New York: Routledge, p. 81-101.
- Hessler, Stefanie. (2020). "Prospecting Ocean." Cambridge, MA: The MIT Press.
- Lee Whorf, Benjamin. (1940). "Science and Linguistics." *Technology Review*, 42, 229-231.
- Merleau-Ponty, Maurice. (1964). "L'Oeil et l'Esprit." Paris: Gallimard.
- Nagel, Thomas. (2005). "What Is It Like to Be a Bat?" Dans "Mortal Questions." Canto Classics Series. Cambridge University Press.
- Neimanis, Astrida. (2017). "Bodies of Water: Posthuman Feminist Phenomenology." London: Bloomsbury Academic.
- Plumwood, Val. (2012). "The Eye of the Crocodile." Canberra: ANU E Press.
- Varley, John. (1978). "Persistence of Vision." New York: Dial Press.
- von Uexküll, Jakob. (1992). "Mondes animaux et mondes humains." Paris: Rivages Poche.